

Les amis de la CMH
UNESCO – 1^{er} novembre 2017
par Jean Winand

Mesdames et Messieurs, en vos titres et qualités,

Je voudrais ici attirer l'attention sur quelques points dans la limite du temps qui m'est imparti.

L'éducation, cela a été dit, est le vecteur principal par lequel faire passer les nombreux messages de la CMH. Il serait à mon sens regrettable de limiter nos efforts aux publics jeunes, même s'ils constituent à l'évidence une priorité. L'éducation doit être permanente ; elle concerne donc toutes les générations.

La construction d'un esprit citoyen librement informé ne peut se réaliser sans une maîtrise correcte des sources. Or, la manière dont le public, d'une manière générale, s'informe aujourd'hui ne va pas sans soulever de grandes inquiétudes.

Il n'est que de parcourir la presse pour s'apercevoir que les mêmes sujets, très souvent exprimés dans des termes identiques, constituent le fonds de l'information. Celle-ci est donc de plus en plus aux mains de grandes agences qui font le tri et assurent le formatage.

Les réseaux sociaux sont devenus un moyen facile de s'informer pour un grand nombre de nos concitoyens. Cela consiste au mieux à relayer sans plus des informations que personne n'a pu vérifier, encore moins valider.

Les discours et propos des hommes et femmes ayant quelque pouvoir, politique, économique, culturel ou social, sont parfois complètement déconnectés de la réalité, soit par manque d'information, soit de manière délibérée pour manipuler l'opinion.

Les élites intellectuelles, notamment les responsables de laboratoires de recherche dans les universités, se laissent parfois manipuler,

quelquefois de manière très consentante, par des lobbies commerciaux et industriels qui leur commanditent des études dont les résultats peuvent être très orientés.

Tout ceci jette sinon le discrédit, à tout le moins provoque une grande suspicion de la part du public. Le phénomène assez récent des *fact checkings* / *alternative facts*, en réponse aux *fake news*, est une illustration intéressante de ce désarroi.

En fait, ce qu'on ressent cruellement aujourd'hui, c'est la disparition de l'esprit critique. L'esprit critique comme technique, mais aussi l'esprit critique comme attitude générale pour comprendre le monde dans lequel on vit.

D'un point de vue technique, l'exercice de l'esprit critique postule la capacité de maîtriser les sources documentaires. Et cela implique à tout le moins deux choses :

- la prise en compte de la profondeur historique,
- la maîtrise des langues.

Nos contemporains vivent dans l'immédiateté du présent. Or, et je vous prie de bien vouloir excuser la banalité du propos, le présent est incompréhensible, le futur ne peut être construit raisonnablement, sans une prise en compte du passé. Cela ne veut pas dire qu'il faut être asservi au passé, mais qu'il faut vivre la tradition comme un terreau duquel émergeront les réalisations nouvelles. Pour le dire autrement, le temps ne se fracture pas entre un passé mort et révolu, et un futur vierge qui serait entièrement à construire.

La connaissance du passé, la connaissance informée du passé, c'est-à-dire autre chose que les images d'Épinal, autre chose que les grands récits nationaux, autre chose que les légendes qui flattent l'ego des populations et de leurs chefs, cette connaissance critique ne peut se faire sans un accès direct aux sources. Et cela implique la maîtrise d'un certain nombre de techniques qu'on peut résumer par un mot : la philologie. Ce mot un peu austère, désuet peut-être, signifie que l'on est capable de retourner aux textes tels qu'ils ont été rédigés dans leurs écritures et leurs langues originales, et qu'on est capable de restituer l'environnement culturel dans lequel ils ont été produits.

Les sciences humaines, notamment les domaines qui sont cultivés dans les facultés de lettres, préparent très bien à cela. Or, on ne peut que constater un peu partout sur la planète, certes avec des échelles différentes, un recul des financements publics dans ce type de filières d'études, que ce soit dans le domaine de l'enseignement ou dans celui de la recherche. La raison résulte d'un double choix fait par le politique de privilégier tout ce qui peut contribuer au redressement ou au développement économique (c'est donc la vue à court terme, et la position prise par le gouvernement japonais il y a deux ans constitue un exemple extrême en la matière), et, pour les gouvernements sur lesquels l'esprit démocratique ne semble pas souffler, limiter les ressources de tout ce qui peut contribuer à penser librement.

Il y a donc potentiellement à terme de grands dangers pour le fonctionnement de la démocratie. Les universités me semblent de ce point de vue se trouver à la croisée des chemins. Des signes nombreux montrent qu'elles sont prêtes à choisir des formations et des types de recherches directement sinon exclusivement en lien avec les besoins économiques et industriels, ce à quoi les poussent les milieux politiques, mais aussi la société pour laquelle la recherche d'un emploi est devenue une obsession.

La disparition ou à tout le moins la réduction drastique de ce qui constitue le cœur des sciences humaines, leur absence grandissante des curriculums de nature scientifique, tout cela provoquera à terme l'apparition de ce que j'ai appelé dans la vidéo, en traduisant un peu librement le terme allemand, des *Fachidioten*, des crétins diplômés.

Je suis aussi très inquiet de voir les progrès grandissants de la marchandisation du savoir, qui se remarque notamment dans la part croissante prise par des sociétés commerciales capables de mobiliser des moyens gigantesques pour gérer la collecte, la circulation et la préservation des connaissances et des informations, mais aussi leur transformation et leur exploitation.

Il importe donc que les pouvoirs publics assurent, par un financement adéquat, l'autonomie des universités, ce qui est une garantie démocratique de l'enseignement et de la recherche.

L'intelligence du monde complexe qui est aujourd'hui le nôtre passe obligatoirement par la culture, une culture profonde, pas une culture de divertissement – en tout cas pas seulement – une culture nourrie de son épaisseur historique, une culture multilingue, une culture qui se préoccupe de ses sources, qui les approfondit, pour mieux les comprendre et ainsi comprendre son présent et envisager son futur. Une culture donc pleinement informée, et qui ne peut l'être que par l'apport irremplaçable des sciences humaines